

* Quels choix ont-elles donc?

Elles souhaitent travailler

Pour assurer leur survie, pour les avantages que le travail procure pour elles-mêmes et pour leur famille (l'autonomie financière), parce qu'elles aiment travailler et se sentir utile hors de la maison, parce qu'elles souhaitent exercer un métier, se qualifier,...

ou suivre une formation

Pour obtenir un emploi, accéder au chômage ou garder le droit au chômage, avoir des contacts, reprendre confiance en soi, apprendre quelque chose d'utile pour soi, pour les enfants, recommencer une nouvelle vie, bénéficier d'un coup de pouce nécessaire pour se reprendre,...

Tous les combats que j'ai faits jusqu'à présent, je les ai faits pour mes enfants. J'essaie de tout mon cœur de me battre pour eux et de leur inculquer les vraies valeurs de la vie malgré les difficultés de notre société.

Mais les choses sont-elles aussi simples?

Capables d'assurer l'ordinaire de leur famille, de lutter pour améliorer leur situation malgré les conditions dans lesquelles elles se trouvent, ces femmes ont des compétences, des qualifications et des expériences. Cependant, elles peuvent être confrontées à des courants tenaces profonds qui peuvent contrecarrer leurs motivations...

“Ma famille avant tout”

- Les femmes intègrent si fort les attentes de leurs proches qu'elles les font leurs et oublient quelles sont les leurs propres.
- Il peut y avoir un sentiment de culpabilité de prendre du temps pour suivre une formation, voire pour travailler à l'extérieur, du moins lorsque certains membres du foyer nécessitent des soins.
- Par ailleurs, la relation avec un homme est encore perçue comme donnant un statut, le fait d'être mère de famille également (on est la femme de ... ou la mère de ...).

“Je n'en suis pas capable”

La femme peut avoir une image peu valorisante d'elle-même. Ceci est renforcé par un environnement où les compétences ménagères et éducatives sont peu ou mal reconnues. Il se peut dès lors qu'elle surestime les difficultés à suivre un processus de formation, à travailler pour un employeur. Les femmes arrivent souvent en formation avec une vision limitée de leurs possibilités disent les formatrices. Cette vision limitée opère déjà souvent lors du choix des études.

“Je n'y pense même pas”

Quand on est submergée par les problèmes psychologiques et matériels, il reste peu d'espace pour se consacrer , voire penser à se consacrer à une formation.

“Je n'ai pas le temps”

La plupart du temps, les femmes qui sont provisoirement “chez elles” pour diverses raisons finissent par combler leur manque à gagner financier par certaines activités : les soins aux enfants (ceux-ci ne vont plus à la cantine, ils ne sont plus à la crèche, ils ne vont plus aux études du soir, etc.), les soins aux parents ou aux proches. Les tâches ménagères semblent gonfler comme par miracle (courses, vaisselle, rangement, lessive, nettoyage, etc.) comme augmentent aussi les demandes de services par les proches (les sœurs, frères, amies, voisins, etc.). Prendre la décision de suivre une formation $\text{\textcircled{D}}$ ou de travailler - suppose un changement radical dans leurs habitudes et celles des membres du foyer élargi. “Elle doit faire face à trop de choses en même temps. Elle a aidé son grand père, puis a eu des ennuis de santé, elle n'a pas assez des 24 heures pour faire ce qu'elle à faire dans une journée.”

“Trop, c'est trop”

Et il y a encore les problèmes de santé physique, de mobilité, de permis de travail, de langue, d'insuffisance d'informations utiles pouvant être directement comprises par elles. ...

“Mieux vaut être sujet dans la désinsertion que s'insérer en perdant sa dignité” V. de Gaujelac

Questions

On entend parfois dire que les femmes “précarisées” ne constituent pas une force sociale, qu'elles ne forment pas à proprement parler une “classe”. Et il est vrai que le vécu de la plupart des femmes, c'est davantage une demande de reconnaissance, un refus du mépris, voire une peur de la déchéance plutôt qu'une volonté de lutter contre l'exploitation.

Comment s'étonner de ce fait puisque l'exclusion produit de la souffrance individualisée, de l'isolement?

Comment dès lors se constituer en sujet collectif, l'objet collectif n'existant pas non plus?

Ces groupes “à risques” sont des groupes hétérogènes, construits de toute pièce. Existe-t-il dans ces groupes une identification collective forte positive? Ou le seul groupe qui peut avoir éventuellement du poids est-il dès lors seulement constitué par des acteurs qui travaillent avec eux et qui sont leur “porte-parole”?

- Comment atteindre dès lors un changement social structurel en travaillant exclusivement avec des groupes “à risques”?
- Est-ce que le changement social souhaité éventuellement par ces groupes “à risques” coïncident avec celui voulu par les associations, leurs partenaires, les pouvoirs publics?
- Dans quelle étape vers le changement social, particulièrement celui des femmes (constitution de mouvements de femmes par ex.), se situe le travail des associations avec les femmes dites “à risques”?

Femme “à risques” — Risques à être femme “Précarisées” dites-vous?

Les pauvres..., est-ce de leur faute?

Si l'on se réfère au modèle de développement classique (vers le progrès), on dira que, pour pouvoir être insérées dans la société, ces personnes doivent “rattraper leur retard”.

Si l'on croit dans le modèle néolibéral (le profit plutôt que la démocratie), on avance que ces personnes sont à présent inutiles puisqu'elles ne sont plus “exploitables”. Au contraire, elles pourraient freiner le bon déroulement de la libéralisation (en étant à charge de l'Etat) et elles deviennent donc une des causes des problèmes économiques (et du mal social).

Et si l'on enrichit cette lecture en pensant aux femmes, on s'aperçoit que celles-ci restent exploitables dans la sphère “privée”, dans le cadre de leurs tâches domestiques et de reproduction. Elles conjuguent avec brio les deux positions: à la fois assistée et exploitée.

Ou faut-il chercher ailleurs?

Abaissement continu du niveau de vie et diminution du pouvoir d'achat

Appauvrissement relatif des femmes par rapport à l'ensemble de la société

Evolution du marché de l'emploi défavorable aux femmes peu scolarisées

Réduction de l'éventail des métiers accessibles aux femmes peu scolarisées

Insuffisance des services qui les aideraient à assumer leurs tâches familiales tout en travaillant à l'extérieur

Manque de prise en compte des expériences acquises par les femmes dans la sphère privée

Homogénéisation de la “culture” (informations surabondantes, mais manque de dispositifs éducatifs)

Complexité des problèmes engendrant la perte de maîtrise de leurs situations quotidiennes par les personnes

Représentations dominantes d'un certain “modèle” de femmes



Qui sont ces femmes dites “à risques”?

Non, pas de profil type. . .

Elles ont entre 19 et 55 ans, elles sont plutôt bien scolarisées, peu scolarisées ou pas du tout, elles sont de nationalité belge ou non, elles sont primoarrivantes, réfugiées politiques, immigrées de première, deuxième, troisième génération. Elles vivent seules ou avec un compagnon, avec leurs parents ou en institution. Elles ont des enfants ou non. Elles ont une expérience professionnelle récente ou non ou elles n’ont aucune expérience de travail. Elles sont chômeuses complètes indemnisées, chômeuses de longue durée, demandeuses d’emploi non indemnisées ou bénéficiaires du CPAS ou sans statut du tout.

. . . mais des qualificatifs pour les désigner

Précarisées, car leur avenir n’est pas assuré, est incertain, instable, Pauvres, car elles n’ont pas suffisamment d’argent et de moyens pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille, Elles subissent les représentations de la “pauvreté” (qui inspire de la pitié, que l’on plaint, pitoyable, qui vit de la charité publique, faible et médiocre, stérile et banal), Nouvelles pauvres, car elles sont victimes de la crise économique, Défavorisées, car elles ont été privées d’un (‘) avantage(s) qu’on aurait pu (a pu, devrait) leur consentir, Marginalisées, car elles sont rendues “accessoires”, “secondaires” (ni centrales ni principales). Elles refusent les normes de la société ou n’y sont pas adaptées (asociales, décalées, mais aussi anticonformistes), Exclues, car elles sont renvoyées, chassées d’un espace où elles étaient admises/où elles croyaient avoir le droit d’être, Fragilisées, car elles sont vulnérables, rendues fragiles et “affaiblies”, elles sont faciles à “ébranler” étant donné les bases mouvantes, susceptibles de “se briser” facilement, d’être détruites.

.....

“On nous a d’abord traitées de pauvres, puis encore de pauvres, mais nouveaux. Nous avons été ensuite des défavorisées. On a aussi dit de nous que nous étions des marginalisées, des exclues, des fragilisées. Hier encore, on nous appelait les précarisées. Aujourd’hui, nous sommes “à risques”. Pas plus qu’hier, notre situation n’a changé. Seul s’est enrichi le vocabulaire pour nous nommer.” Libre adaptation du néerlandais extrait de “Uit de schaduw”

.....

Que les groupes présentent une homogénéité apparente (par exemple des groupes composés essentiellement d’immigrées ou de Belges, de jeunes filles ou de peu scolarisées, . . .) ou qu’ils n’en présentent pas (par exemple des groupes hétérogènes pour ce qui concerne la nationalité, la scolarité, l’âge, etc.), deux constantes communes semblent émerger au sein des groupes de femmes dans les associations:

- La composante des groupes est fort variable dans le temps (départs, arrivées, délais courts de formation, etc.)
- Les groupes sont formés de manière à garantir une bonne évolution collective de l’apprentissage ou du travail de production (les “ghettos” par exemple sont évités)

Leurs similitudes?

* Une rupture, voire plusieurs en cascade

“Les hommes demandent des informations, point. Les femmes, quant à elles arrivent avec leur paquet de problèmes à résoudre avant d’entamer les cours: leur mobilité, les gardes d’enfants, etc.” dit une formatrice.

Si les femmes en formation présentent une hétérogénéité en matière de critères “objectifs” comme l’âge, l’expérience professionnelle, leur nationalité d’origine, leur milieu, leur statut, elles partagent pourtant une caractéristique commune: celle de se trouver, au moment de leur passage dans l’association, dans une situation incertaine. Celle-ci est due au fait qu’elles cumulent des facteurs de fragilisation suite à une ou plusieurs “ruptures” dans leur parcours de vie.

Un enchaînement de petits événements -qui pris séparément ne sont pas dramatiques- qu’elle n’arrive plus à maîtriser peut créer chez la femme un sentiment d’être victime ou au contraire responsable. Cette combinaison d’éléments négatifs va engendrer de la vulnérabilité -alors qu’à contrario, une combinaison d’éléments positifs rendrait une personne plus solide-. La fragilité est exacerbée lorsqu’une rupture vient se greffer sur une cassure opérée par ailleurs (ex. départ du mari et perte d’une source de revenu). Et lorsqu’elle est affective, la vulnérabilité est prête à être réactivée à l’occasion d’une crise.

“R. est née à Kinshasa et a été envoyée, enfant, dans un cloître à Barcelone. Elle y restée sept ans. Elle n’a jamais eu l’occasion de voir la ville, car les tentures étaient toujours fermées. Il était interdit de parler et l’autopunition était un devoir. Là, elle a appris l’espagnol et les textes bibliques. Jeune femme, elle est rentrée au Congo et a travaillé comme secrétaire dans une compagnie d’aviation. Après les rébellions à Kinshasa, elle est arrivée en Belgique avec son “patron blanc”. Celui-ci l’a employée comme servante et gardienne d’enfants dans son château contre une petite rémunération (plutôt de l’argent de poche). Elle a dû se battre pour obtenir quelques week-ends libres et ce, avec l’aide de quelques amis belges. Son employeur n’a rien fait pour la sortir de la clandestinité. Enfin, elle a quitté le château et est allée vivre à Bruxelles. A présent, après de longues années de procédures, elle peut séjourner légalement en Belgique. Elle suit actuellement une formation dans un groupe de femmes à Schaerbeek. Durant ses premières années à Bruxelles, R. a vécu longtemps avec la peur au ventre, peur de n’importe quel homme en uniforme, peur d’être renvoyée au Congo.”

“Monique a travaillé pendant 18 ans comme ouvrière dans une industrie. En 1993, elle se retrouve au chômage et sa vie bascule. Pour résoudre ses problèmes financiers, elle doit emprunter. Comme elle était la seule fille de la famille, c’est à elle qu’incombe le soin des parents âgés (alors qu’elle avait trois frères). Après le décès de ses frères et parents, sa santé décline. Elle commence un cours par correspondance pour concilier sa formation avec sa vie familiale. Elle réussit (diplôme de secrétariat) et aujourd’hui, elle n’a toujours pas de travail. Entre-temps, elle perd ses allocations de chômage (chômage longue durée et cohabitante).”

“Un pis aller n’est pas un projet e vie.” une formatrice

* . . . Et un cumul d’obstacles sur leur parcours

La plupart du temps, des conditions psychologiques et familiales “dures”

- Beaucoup de femmes sont encore “sous le joug” des maris (jalousie récurrente des conjoints, interdiction pour la femme de sortir et de travailler, concurrence avec le mari en formation lui-même, violence conjugale, contrôle des activités de formation, etc.). “On a compris pourquoi une stagiaire s’absentait de la formation lorsqu’on a appris qu’elle avait été kidnappée par son mari.”
- On soulève les difficultés vécues avec les jeunes filles (problèmes en évolution par rapport aux vingt dernières années): assuétudes (cigarettes, alcool, médicaments), immaturité, agressivité verbale et physique, maternités précoces, problèmes affectifs de dépendance à un homme.
- Le public fréquentant certaines associations présente de plus en plus des caractéristiques dites “dures”: violences sexuelles, harcèlement, problèmes de santé, immaturité affective, . . .
- La plupart des femmes souffrent d’un manque de reconnaissance, de solitude et d’isolement, de manque de confiance en soi et en l’avenir. Il arrive que la perte de sens soit telle qu’elles tentent de se suicider ou se mutilent.
- Lorsqu’elles ont des enfants, l’éducation et le suivi de ceux-ci (santé, école, déplacements, logement, loisirs, chaleur, nourriture, etc.) sont toujours sous leur responsabilité (ce qui les différencie des hommes).

Souvent, un curriculum “troué” et une socialisation inadéquate par rapport aux exigences de l’environnement professionnel auquel elles peuvent prétendre

Si les femmes ont un passé professionnel et donc un CV, celui-ci comporte immanquablement des “vides”: elles ont arrêté de travailler pour des raisons de santé personnelles, pour garder leurs enfants, pour soigner leurs parents, etc. Certaines femmes présentent ces mêmes caractéristiques au sein de leur parcours scolaire.

Le terme de “compétences” ne tient pas compte des compétences acquises par les femmes au sein de la sphère privée.

Parfois, des freins culturels

- Certaines femmes ont des conceptions différentes selon leur culture d’origine (habitudes vestimentaires, conception du temps et de l’espace, etc.).
- Des femmes ont une représentation négative de l’emploi qu’elles occupent: elles peuvent avoir honte (une femme en formation cache à ses enfants qu’elle nettoie, par exemple).
- On remarque que les femmes réfléchissent et agissent en fonction de leur famille et de leurs proches.

Et toujours des conditions objectives astreignantes

Ne citons que la mobilité insuffisante, le cumul d’activités “obligées” dans une sphère privée et sociale non reconnue, le cadre financier étroit, le temps à prendre pour l’administration, etc. Des éléments objectifs et culturels les empêchent dès lors de se consacrer, comme elles le voudraient, à leur “insertion”. Elles ont besoin parallèlement à celle-ci de résoudre des problèmes à la fois pratiques (argent, logement, enfants, etc.) et psychologiques (manque de confiance en soi, etc.). L’environnement dans lequel elles se trouvent constitue la plupart du temps un frein majeur à leur “libre choix”. Elles sont en lutte constante pour des choses qui “vont de soi” pour d’autres (mobilité, garde des enfants, indépendance, réseau social).

On trouve normal qu’une femme soit absente quelques jours durant sa formation. Quand elle revient, c’est comme si rien ne s’était passé. D. Seret